

**Les Essais** – Livre I, chapitre 31 « Des Cannibales »  
Michel de Montaigne -

4

[A] Quand le Roi Pyrrhus passa en Italie, après qu'il eut reconnu l'ordonnance de l'armée que les Romains lui envoyaient au devant : "Je ne sais, dit-il, quels barbares sont ceux-ci (car les Grecs appelaient ainsi toutes les nations étrangères), mais la disposition de cette armée que je vois n'est aucunement barbare." Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius fit passer en leur pays, [C] et Philippus, voyant d'un tertre l'ordre et distribution du camp Romain en son royaume, sous Publius Sulpicius Galba. [A] Voilà comment il se faut garder de s'attacher aux opinions vulgaires, et les faut juger par la voie de la raison, non par la voix commune.

8

12

J'ai eu longtemps avec moi un homme qui avait demeuré dix ou douze ans en cet autre monde qui a été découvert en notre siècle, en l'endroit où Villegagnon prit terre, qu'il surnomma la France Antarctique. Cette découverte d'un pays infini semble être de considération. Je ne sais si je me puis répondre que il ne s'en fasse à l'avenir quelque autre, tant de personnages plus grands que nous ayant été trompés en cette-ci. J'ai peur que nous avons les yeux plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité. Nous embrassons tout, mais nous n'étreignons que du vent. Platon introduit Solon racontant avoir appris des Prêtres de la ville de Saïs, en Égypte, que, jadis et avant le déluge, il y avait une grande île, nommée Atlantide, droit à la bouche du détroit de Gibraltar, qui tenait plus de pays que l'Afrique et l'Asie toutes deux ensemble, et que les Rois de cette contrée-là, qui ne possédaient pas seulement cette île, mais s'étaient étendus dans la terre ferme si avant qu'ils tenaient de la largeur d'Afrique jusques en Égypte, et de la longueur de l'Europe jusques en la Toscane, entreprirent d'enjamber jusques sur l'Asie et subjuguèrent toutes les nations qui bordent la mer Méditerranée jusques au golfe de la mer Majour ; et, pour cet effet, traversèrent les Espagnes, la Gaule, l'Italie, jusques en la Grèce, où les Athéniens les soutinrent ; mais que, quelques temps après, et les Athéniens, et eux, et leur île furent engloutis par le déluge. Il est bien vraisemblable que cet extrême ravage d'eaux ait fait des changements étranges aux habitations de la terre, comme on tient que la mer a retranché la Scille d'avec l'Italie.

16

20

24

28

[B] Haec loca, vi quondam et vasta convulsa ruina, dis-  
siluisse ferunt, cum protinus utraque tellus  
una foret ;

32

(Ces contrées, ébranlées jadis violemment et bouleversées en un effondrement gigantesque, se sont, dit-on, brusquement séparées, alors qu'auparavant elles ne formaient qu'une terre continue. )

[A] Chypre d'avec la Syrie, l'Isle de Negrepont de la terre ferme de la Béotie, et joint ailleurs les terres qui étaient divisées, comblant de limon et de sable les fossés d'entre-deux,

36

sterilisque diu palus aptaque remis vicinas  
urbe alit, et grave sentit aratrum.

(Et un marais longtemps stérile et fait pour les rames nourrit les villes voisines et supporte le poids de la charrue.)

40

Mais il n'y a pas grande apparence que cette île soit ce monde nouveau que nous venons de découvrir ; car elle touchait quasi l'Espagne, et ce serait un effet incroyable d'inondation de l'en avoir

44 reculée, comme elle est, de plus de douze cents lieues ; outre ce que les navigations des modernes  
ont déjà presque découvert, que ce n'est point une île, ains (*mais*) terre ferme et continent avec  
l'Inde orientale d'un côté, et avec les terres qui sont sous les deux pôles d'autre part ; ou, si elle en  
est séparée, que c'est d'un si petit détroit et intervalle qu'elle ne mérite pas d'être nommée île pour  
48 cela. Il semble qu'il y ait des mouvements, [C] naturels les uns, les autres [B] fiévreux, en ces grands  
corps comme aux nôtres. Quand je considère l'impression (*empreinte, trace d'érosion*) que ma rivière  
de Dordogne fait de mon temps vers la rive droite de sa descente, et qu'en vingt ans elle a tant gagné,  
et dérobé le fondement à plusieurs bâtiments, je vois bien que c'est une agitation extraordinaire ; car,  
si elle fut toujours allée ce train, ou dut aller à l'advenir, la figure du monde serait renversée. Mais il  
52 leur prend des changements : tantôt elles s'épandent d'un côté, tantôt d'un autre ; tantôt elles se  
contiennent. Je ne parle pas des soudaines inondations de quoi nous manions les causes. En Médoc,  
le long de la mer, mon frère, Sieur d'Arsac, voit une sienne terre ensevelie sous les sables que la mer  
vomit devant elle ; la façade d'aucuns bâtiments paraît encore ; ses rentes et domaines se sont échangés  
en pacages bien maigres. Les habitants disent que, depuis quelque temps, la mer se pousse si fort  
56 vers eux qu'ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont ses fourriers ; [C] et voyons des  
grandes montjoies d'arène (*amas de sable*) mouvante qui marchent d'une demi lieue devant elle, et  
gagnent pays.

[A] L'autre témoignage de l'antiquité, auquel on veut rapporter cette découverte, est dans Aris-  
60 tote, au moins si ce petit livret des merveilles inouïes est à lui. Il raconte là que certains Carthaginois,  
s'étant jetés au travers de la mer Atlantique, hors le détroit de Gibraltar, et navigué longtemps,  
avaient découvert enfin une grande île fertile, toute revêtue de bois et arrosée de grandes et pro-  
fondes rivières, fort éloignée de toutes terres fermes ; et qu'eux, et autres depuis, attirés par la bonté  
64 et fertilité du terroir, s'y en allèrent avec leurs femmes et enfants, et commencèrent à s'y habituer.  
Les Seigneurs de Carthage, voyant que leur pays se dépeuplait peu à peu, firent défense expresse, sur  
peine de mort, que nul n'eut plus à aller là, et en chassèrent ces nouveaux habitants, craignant, à ce  
que l'on dit, que par succession de temps ils ne vinssent à multiplier tellement qu'ils les supplantas-  
68 sent eux même et ruinassent leur état. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avec nos terres  
neuves.

Cet homme que j'avais, était homme simple et grossier, qui est une condition propre à rendre  
véritable témoignage ; car les fines gens remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais  
72 ils les glosent ; et, pour faire valoir leur interprétation et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alté-  
rer un peu l'Histoire ; ils ne vous représentent jamais les choses pures, ils les inclinent et masquent  
selon le visage qu'ils leur ont vu ; et, pour donner crédit à leur jugement et vous y attirer, prêtent  
volontiers de ce côté là à la matière, l'allongent et l'amplifient. Ou il faut un homme très fidèle, ou si  
76 simple qu'il n'ait pas de quoi bâtir et donner de la vraisemblance à des inventions fausses, et qui n'ait  
rien épousé (*adopté — croyance, sentiment*). Le mien était tel ; et, outre cela, il m'a fait voir à diverses  
fois plusieurs matelots et marchands qu'il avait connus en ce voyage. Ainsi je me contente de cette  
information, sans m'enquérir de ce que les cosmographes en disent. Il nous faudrait des topographes  
80 qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont été. Mais, pour avoir cet avantage sur  
nous d'avoir vu la Palestine, ils veulent jouir de ce privilège de nous conter nouvelles de tout le de-  
meurant du monde. Je voudrais que chacun écrivit ce qu'il sait, et autant qu'il en sait, non en cela  
seulement, mais en tous autres sujets : car tel peut avoir quelque particulière science ou expérience  
84 de la nature d'une rivière ou d'une fontaine, qui ne sait au reste que ce que chacun sait. Il

entreprendra toutefois, pour faire courir ce petit lopin, d'écrire toute la physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommodités.

88 Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police (*organisation politique*), parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que 92 nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement 96 accommodées au plaisir de notre goût corrompu. [C] Et si pourtant, la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées-là sans culture. [A] Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons 100 du tout étouffée. Si est-ce que, par tout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises,

[B] et veniunt ederae sponte sua melius,  
surgit et in solis formosior arbutus antris, et  
104 volucres nulla dulcius arte canunt.

(*Le lierre vient mieux à l'état sauvage, l'arbousier pousse plus beau dans les grottes désertes, les oiseaux, sans art, ont un chant plus agréable.*)

[A] Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, sa 108 contexture, sa beauté et l'utilité de son usage, non pas la tissure de la chétive araignée. [C] Toutes choses, dit Platon, sont produites par la nature, ou par la fortune, ou par l'art ; les plus grandes et les plus belles, par l'une ou l'autre des deux premières ; les moindres et imparfaites, par la dernière. [A] Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et 112 être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres ; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquefois déplaisir de quoi la connaissance n'en soit venue plutôt du temps qu'il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous. Il me déplait que Lycurgue et Platon ne l'aient eue ; car il me semble que ce que nous 116 voyons par expérience en ces nations là, surpasse non seulement toutes les peintures de quoi la poésie a embelli l'âge doré et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le désir même de la philosophie. Ils n'ont pu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par expérience ; ni n'ont pu croire que notre société se peut maintenir 120 avec si peu d'artifice et de soudure humaine. C'est une nation, dirais-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espèce de trafic ; nulle connaissance de lettres ; nulle science de nombres ; nul usage de service, de richesse ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions ; nuls partages ; nulles occupations qu'oisives ; nul respect de parenté que commun ; nul vêtements ; nulle agriculture ; nul métal ; nul 124 usage de vin ou de blé. Les paroles même qui signifient la mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction, le pardon, inouïes. Combien trouverait-il la république qu'il a imaginée éloignée de cette perfection : [C] viri a diis recentes

(*Hommes à peine sortis de la main des dieux*)

128 [B] Hos natura modos primum dedit.  
(*Ce sont les manières instaurées par la nature, à l'origine.*)

[A] Au demeurant, ils vivent en une contrée de pays très plaisante et bien tempérée ; de façon qu'à ce que m'ont dit mes témoins, il est rare d'y voir un homme malade ; et m'ont assuré n'en y avoir  
132 vu aucun tremblant, chassieux, édenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, et fermés du côté de la terre de grandes et hautes montagnes, ayant, entre-deux, cent lieues ou environ d'étendue en large. Ils ont grande abondance de poisson et de chairs qui n'ont aucune ressemblance aux nôtres, et les mangent sans autre artifice que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, quoi  
136 qu'il les eût pratiqués à plusieurs autres voyages, leur fit tant d'horreur en cette assiette, qu'ils le tuèrent à coups de trait, avant que le pouvoir reconnaître. Leurs bâtiments sont fort longs, et capables de deux ou trois cents âmes, étoffés d'écorce de grands arbres, tenant à terre par un bout et se soutenant et appuyant l'un contre l'autre par le fête, à la mode d'aucunes (*quelques-unes*) de nos granges, desquelles la couverture pend jusques à terre, et sert de flanc. Ils ont du bois si dur qu'ils en coupent,  
140 et en font leurs épées et des grils à cuire leur viande. Leurs lits sont d'un tissu de coton, suspendus contre le toit, comme ceux de nos navires, à chacun le sien ; car les femmes couchent à part des maris. Ils se lèvent avec le soleil, et mangent soudain après s'être levés, pour toute la journée ; car ils  
144 ne font autre repas que celui-là. Ils ne boivent pas lors, comme Suidas dit de quelques autres peuples d'Orient, qui buvaient hors du manger ; ils boivent à plusieurs fois sur jour, et d'autant (*boire d'autant = s'inviter à boire*). Leur breuvage est fait de quelque racine, et est de la couleur de nos vins claires. Ils ne le boivent que tiède ; ce breuvage ne se conserve que deux ou trois jours ; il a le goût un peu  
148 piquant, nullement fumeux, salutaire à l'estomac, et laxatif à ceux qui ne l'ont accoutumé ; c'est une boisson très agréable à qui y est duit (*habitué*). Au lieu de pain, ils usent d'une certaine matière blanche, comme du coriandre confit. J'en ai tâté : le goût en est doux et un peu fade. Toute la journée se passe à danser. Les plus jeunes vont à la chasse des bêtes à tout des arcs. Une partie des femmes  
152 s'amuse pendant à chauffer leur breuvage, qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards qui, le matin, avant qu'ils se mettent à manger, prêche en commun toute la grangée, en se promenant d'un bout à l'autre et redisant une même clause à plusieurs fois, jusques à ce qu'il ait achevé le tour (car ce sont bâtiments qui ont bien cent pas de longueur). Il ne leur recommande que deux  
156 choses : la vaillance contre les ennemis et l'amitié à leurs femmes. Et ne faillent jamais de remarquer cette obligation, pour leur refrain, que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiède et assaisonnée. Il se voit en plusieurs lieux, et entre autres chez moi, la forme de leurs lits, de leurs cordons, de leurs épées et bracelets de bois de quoi ils couvrent leurs poignets aux combats, et de grandes  
160 cannes, ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soutiennent la cadence en leur danser. Ils sont ras par tout, et se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans autre rasoir que de bois ou de pierre. Ils croient les âmes éternelles, et celles qui ont bien mérité des dieux, être logées à l'endroit du ciel où le soleil se lève ; les maudites, du côté de l'Occident.

164 Ils ont je ne sais quels prêtres et prophètes, qui se présentent bien rarement au peuple, ayant leur demeure aux montagnes. À leur arrivée, il se fait une grande fête et assemblée solennelle de plusieurs villages (chaque grange, comme je l'ai décrite, fait un village, et sont environ à une lieue Française l'une de l'autre). Ce prophète parle à eux en public, les exhortant à la vertu et à leur devoir ; mais  
168 toute leur science éthique ne contient que ces deux articles, de la résolution à la guerre et affection à leurs femmes. Cettui-ci leur pronostique les choses à venir et les événements qu'ils doivent espérer de leurs entreprises, les achemine ou détourne de la guerre ; mais c'est par tel si que, où il faut à bien

172 deviner, et s'il leur advient autrement qu'il ne leur a prédit, il est haché en mille pièces s'ils l'attrapent,  
et condamné pour faux prophète. À cette cause, celui qui s'est une fois méconté, on ne le voit plus.

176 [C] C'est don de Dieu que la divination ; voilà pourquoi ce devrait être une imposture punissable,  
d'en abuser. Entre les Scythes, quand les devins avaient failli de rencontre, on les couchait, enforgés  
de pieds et de mains, sur des charriotes pleines de bruyère, tirées par des bœufs, en quoi on les faisait  
brûler. Ceux qui manient les choses sujettes à la conduite de l'humaine suffisance, sont excusables  
d'y faire ce qu'ils peuvent. Mais ces autres, qui nous viennent pipant des assurances d'une faculté  
extraordinaire qui est hors de notre connaissance, faut-il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent  
l'effet de leur promesse, et de la témérité de leur imposture ?

180 [A] Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au delà de leurs montagnes, plus avant en la  
terre ferme, auxquelles ils vont tout nus, n'ayant autres armes que des arcs ou des épées de bois,  
appointées par un bout, à la mode des langues de nos épieux. C'est chose émerveillable que de la  
fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang ; car, de routes  
184 (*déroutes*) et d'effroi, ils ne savent que c'est. Chacun rapporte pour son trophée la tête de l'ennemi  
qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, et  
de toutes les commodités dont ils se peuvent aviser, celui qui en est le maître, fait une grande assem-  
blée de ses connaisseurs ; il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, [C] par le bout de laquelle  
188 il le tient, éloigné de quelques pas, de peur d'en être offensé, [A] et donne au plus cher de ses amis  
l'autre bras à tenir de même ; et eux deux, en présence de toute l'assemblée, l'assomment à coups  
d'épée. Cela fait, ils le rôtissent et en mangent en commun et en envoient des lopins à ceux de leurs  
amis qui sont absents. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisaient ancienne-  
192 ment les Scythes ; c'est pour représenter une extrême vengeance. Et qu'il soit ainsi, ayant aperçu que  
les Portugais, qui s'étaient ralliés à leurs adversaires, usaient d'une autre sorte de mort contre eux,  
quand ils les prenaient, qui était de les enterrer jusques à la ceinture, et tirer au demeurant du corps  
force coups de trait, et les pendre après, ils pensèrent que ces gens ici de l'autre monde, comme ceux  
196 qui avaient semé la connaissance de beaucoup de vices parmi leur voisinage, et qui étaient beaucoup  
plus grands maîtres qu'eux en toute sorte de malice, ne prenaient pas sans occasion cette sorte de  
vengeance, et qu'elle devait être plus aigre que la leur, commencèrent de quitter leur façon ancienne  
pour suivre cette-ci. Je ne suis pas marri que nous remarquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une  
200 telle action, mais oui bien de quoi, jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveuglés aux nôtres.  
Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par  
tourments et par géhennes un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire  
mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de  
204 fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et, qui pis  
est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé.

Chryssippe et Zénon, chefs de la secte Stoïque, ont bien pensé qu'il n'y avait aucun mal de se servir  
de notre charogne à quoi que ce fut pour notre besoin, et d'en tirer de la nourriture ; comme nos  
208 ancêtres, étant assiégés par César en la ville de Alexia, se résolurent de soutenir la faim de ce siège  
par les corps des vieillards, des femmes et autres personnes inutiles au combat.

[B] Vascones, fama est, alimentis talibus usi  
produxere animas.

212 (*Les Gascons, dit-on, prolongèrent leur vie au moyen de tels aliments.*)

[A] Et les médecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage pour notre santé ; soit pour l'appliquer au dedans ou au dehors ; mais il ne se trouva jamais aucune opinion si déréglée qui excusât la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et généreuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir ; elle n'a autre fondement parmi eux que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en débat de la conquête de nouvelles terres, car ils jouissent encore de cette liberté naturelle qui les fournit sans travail et sans peine de toutes choses nécessaires, en telle abondance qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encore en cet heureux point, de ne désirer qu'autant que leurs nécessités naturelles leur ordonnent ; tout ce qui est au delà est superflu pour eux. Ils s'entr'appellent généralement, ceux de même âge « frères » ; « enfants », ceux qui sont au dessous ; et les vieillards sont pères à tous les autres. Ceux-ci laissent à leurs héritiers en commun cette pleine possession de biens par indivis, sans autre titre que celui tout pur que nature donne à ses créatures, les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montagnes pour les venir assaillir, et qu'ils emportent la victoire sur eux, l'acquêt du victorieux, c'est la gloire, et l'avantage d'être demeuré maître en valeur et vertu ; car autrement il n'ont que faire des biens des vaincus, et s'en retournent à leur pays, où ils n'ont faute de aucune chose nécessaire, ni faute encore de cette grande partie, de savoir heureusement jouir de leur condition et s'en contenter. Autant en font ceux-ci à leur tour. Ils ne demandent à leurs prisonniers autre rançon que la confession et reconnaissance d'être vaincus ; mais il ne s'en trouve pas un, en tout un siècle, qui n'aime mieux la mort que de relâcher, ni par contenance, ni de parole un seul point d'une grandeur de courage invincible ; il ne s'en voit aucun qui n'aime mieux être tué et mangé, que de requérir seulement de ne l'être pas. Ils les traitent en toute liberté, afin que la vie leur soit d'autant plus chère ; et les entretiennent communément des menaces de leur mort future, des tourments qu'ils y auront à souffrir, des apprêts qu'on dresse pour cet effet, du détranchement de leurs membres et du festin qui se fera à leurs dépens. Tout cela se fait pour cette seule fin d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaisée, ou de leur donner envie de s'enfuir, pour gagner cet avantage de les avoir épouvantés, et d'avoir fait force à leur constance. Car aussi, à le bien prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraie victoire :

[C] victoria nulla est

Quam quae confessos animo quoque subjugat hostes.

244 *(Il n'y a de victoire que celle qui, reconnue par les vaincus, les soumet aussi moralement.)*

Les Hongres, très belliqueux combattants, ne poursuivaient jadis leur pointe, outre avoir rendu l'ennemi à leur merci. Car, en ayant arraché cette confession, ils le laissaient aller sans offense, sans rançon, sauf, pour le plus, d'en tirer parole de ne s'armer dès lors en avant contre eux.

248 [A] Assez d'avantages gagnons nous sur nos ennemis, qui sont avantages empruntés, non pas nôtres. C'est la qualité d'un portefaix, non de la vertu, d'avoir les bras et les jambes plus roides ; c'est une qualité morte et corporelle que la disposition ; c'est un coup de la fortune de faire broncher notre ennemi et de lui éblouir les yeux par la lumière du Soleil ; c'est un tour d'art et de science, et qui peut tomber en une personne lâche et de néant, d'être suffisant à l'escrime. L'estimation et le prix d'un homme consiste au cœur et en la volonté ; c'est là où gît son vrai honneur ; la vaillance, c'est la fermeté non pas des jambes et des bras, mais du courage et de l'âme ; elle ne consiste pas en la valeur de notre cheval, ni de nos armes, mais en la nôtre. Celui qui tombe obstiné en son courage, [C] "Si

256 succiderit, de genu pugnat" (*s'il tombe, il combat à genoux*) ; [A] qui, pour quelque danger de la mort  
voisine, ne relâche aucun point de son assurance ; qui regarde encore, en rendant l'âme, son ennemi  
d'une vue ferme et dédaigneuse, il est battu non pas de nous, mais de la fortune ; il est tué, non pas  
vaincu :[B] les plus vaillants sont parfois les plus infortunés. [C] Aussi y a il des pertes triomphantes à  
260 l'envi des victoires. Ni ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le soleil ait onques vu de ses yeux,  
de Salamine, de Platée, de Mycale, de Sicile, osèrent onques opposer toute leur gloire ensemble à la  
gloire de la déconfiture du Roi Léonidas et des siens, au pas des Thermopyles. Qui courut jamais d'une  
plus glorieuse envie et plus ambitieuse au gain d'un combat, que le capitaine Ischolas à la perte ? Qui  
264 plus ingénieusement et curieusement s'est assuré de son salut, que lui de sa ruine ? Il était commis à  
défendre certain passage du Péloponnèse contre les Arcadiens. Pour quoi faire, se trouvant du tout  
incapable, vu la nature du lieu et inégalité des forces, et se résolvant que tout ce qui se présenterait  
aux ennemis, aurait de nécessité à y demeurer ; d'autre part, estimant indigne et de sa propre vertu  
268 et magnanimité et du nom lacédémonien de faillir à sa charge, il prit entre ces deux extrémités un  
moyen parti, de telle sorte. Les plus jeunes et dispos de sa troupe, il les conserva à la tuition et service  
de leur pays, et les y renvoya ; et avec ceux desquels le défaut était moindre, il délibéra de soutenir  
ce pas, et, par leur mort, en faire acheter aux ennemis l'entrée la plus chère qu'il lui serait possible :  
272 comme il advint. Car, étant tantôt environné de toutes parts par les Arcadiens, après en avoir fait une  
grande boucherie, lui et les siens furent tous mis au fil de l'épée. Est-il quelque trophée assigné pour  
les vainqueurs, qui ne soit mieux dû à ces vaincus ? Le vrai vaincre a pour son rôle l'estour, non pas  
le salut ; et consiste l'honneur de la vertu à combattre, non à battre.

276 [A] Pour revenir à notre histoire, il s'en faut que ces prisonniers se rendent, pour tout ce qu'on  
leur fait, qu'au rebours, pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance  
gaie ; ils pressent leurs maîtres de se hâter de les mettre en cette épreuve ; ils les défient, les injurient,  
leur reprochent leur lâcheté et le nombre des batailles perdues contre les leurs. J'ai une chanson faite  
280 par un prisonnier, où il y a ce trait : qu'ils viennent hardiment trétous et s'assemblent pour diner de  
lui ; car ils mangeront quant et quant leurs pères et leurs aïeux, qui ont servi d'aliment et de nourriture  
à son corps. "Ces muscles, dit-il, cette chair et ces veines, ce sont les vôtres, pauvres fols que vous  
êtes ; vous ne reconnaissez pas que la substance des membres de vos ancêtres s'y tient encore : sa-  
284 vourez les bien, vous y trouverez le goût de votre propre chair." Invention qui ne sent aucunement la  
barbarie. Ceux qui les peignent mourants, et qui représentent cette action quand on les assomme, ils  
peignent le prisonnier crachant au visage de ceux qui le tuent et leur faisant la moue. De vrai, ils ne  
cessent jusques au dernier soupir de les braver et défier de parole et de contenance. Sans mentir, au  
288 prix de nous, voilà des hommes bien sauvages ; car, ou il faut qu'ils le soient bien à bon escient, ou  
que nous le soyons ; il y a une merveilleuse distance entre leur forme et la nôtre.

Les hommes y ont plusieurs femmes, et en ont d'autant plus grand nombre qu'ils sont en meilleure  
réputation de vaillance ; c'est une beauté remarquable en leurs mariages, que la même jalousie que  
292 nos femmes ont pour nous empêcher de l'amitié et bienveillance d'autres femmes, les leurs l'ont  
toute pareille pour la leur acquérir. Étant plus soigneuses de l'honneur de leurs maris que de toute  
autre chose, elles cherchent et mettent leur sollicitude à avoir le plus de compagnes qu'elles peuvent,  
d'autant que c'est un témoignage de la vertu du mari.

296 [C] Les nôtres crieront au miracle ; ce ne l'est pas ; c'est une vertu proprement matrimoniale, mais  
du plus haut étage. Et, en la Bible, Lia, Rachel, Sara et les femmes de Jacob fournirent leurs belles  
servantes à leurs maris, et Livia seconda les appétits d'Auguste, à son intérêt ; et la femme du Roi

300 Deiotarus, Stratonique, prêta non seulement à l'usage de son mari une fort belle jeune fille de  
chambre qui la servait, mais en nourrit soigneusement les enfants, et leur fit épauler à succéder aux  
états de leur père.

304 [A] Et, afin qu'on ne pense point que tout ceci se fasse par une simple et servile obligation à leur  
usage et par l'impression de l'autorité de leur ancienne coutume, sans discours et sans jugement, et  
pour avoir l'âme si stupide que de ne pouvoir prendre autre parti, il faut alléguer quelques traits de  
leur suffisance. Outre celui que je viens de réciter de l'une de leurs chansons guerrières, j'en ai une  
autre, amoureuse, qui commence en ce sens :

308 "Couleuvre, arrête toi, arrête toi, couleuvre, afin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture la  
façon et l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à m'amie : ainsi soit en tout temps ta beauté  
et ta disposition préférée à tous les autres serpents." Ce premier couplet, c'est le refrain de la chan-  
son. Or j'ai assez de commerce avec la poésie pour juger ceci, que non seulement il n'y a rien de  
barbare en cette imagination, mais qu'elle est tout à fait Anacréontique. Leur langage, au demeurant,  
312 c'est un doux langage et qui a le son agréable, retirant aux terminaisons Grecques.

Trois d'entre eux, ignorants combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connais-  
sance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle  
soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissés piper au désir de la nouveauté, et avoir quitté la  
316 douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen, du temps que le feu Roi Charles neuvième  
y était. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle  
ville. Après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de  
plus admirable ; ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais  
320 j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de  
grands hommes, portants barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable que ils  
parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt  
quelqu'un d'entr'eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils  
324 nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des  
hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à  
leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessi-  
teuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu  
328 à leurs maisons. Je parlai à l'un d'eux fort longtemps ; mais j'avais un truchement qui me suivait si mal  
et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir.  
Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était  
un Capitaine, et nos matelots le nommaient Roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ;  
332 de combien d'hommes il était suivi, il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'était autant  
qu'il en pourrait en une telle espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes ; si, hors la guerre,  
toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela que, quand il visitait les villages qui dé-  
pendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer  
336 bien à l'aise.

Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent point de haut-de-chausses.



**Les Essais – Livre III, chapitre 6 - « Des Coches »**  
**Michel de Montaigne**

[B] Il est bien aisé à vérifier, que les grands auteurs, écrivant des causes, ne se servent pas seulement de celles qu'ils estiment être vraies, mais de celles encore qu'ils ne croient pas, pourvu qu'elles aient quelque invention et beauté. Ils disent assez véritablement et utilement, s'ils disent ingénieusement. Nous ne pouvons nous assurer de la maîtresse cause ; nous en entassons plusieurs, voir si par rencontre elle se trouvera en ce nombre,

*namque unam dicere causam*

*non satis est, verum plures, unde una tamen sit.*

(Car il ne suffit pas d'avancer une cause : il faut en proposer plusieurs, dont une seule pourtant sera la vraie.)

Me demandez vous d'où vient cette coutume, de bénir ceux qui éternuent ? Nous produisons trois sortes de vents. Celui qui sort par en bas est trop sale. Celui qui sort par la bouche porte quelque reproche de gourmandise. Le troisième est l'éternuement. Et parce qu'il vient de la tête, et est sans blâme, nous lui faisons cet honnête recueil\* (*accueil*). Ne vous moquez pas de cette subtilité ; elle est (dit- on) d'Aristote.

Il me semble avoir vu en Plutarque (qui est, de tous les auteurs que je connaisse celui qui a mieux mêlé l'art à la nature, et le jugement à la science), rendant la cause du soulèvement d'estomac qui advient à ceux qui voyagent en mer, que cela leur arrive de crainte, ayant trouvé quelque raison par laquelle il prouve que la crainte peut produire un tel effet. Moi, qui y suis fort sujet, sais bien que cette cause ne me touche pas, et le sais non par argument, mais par nécessaire\* (*démonstrative*) expérience. Sans alléguer ce qu'on m'a dit, qu'il en arrive de même souvent aux bêtes, et notamment aux pourceaux, hors de toute appréhension de danger ; et ce qu'un mien connaissant m'a témoigné de soi, qu'y étant fort sujet, l'envie de vomir lui était passée deux ou trois fois, se trouvant pressé de frayeur en grande tourmente, [C] comme à cet ancien : *pejus vexabar quam ut periculum mihi succurreret* (*j'étais trop violemment secoué pour penser au danger*) : [B] je n'eus jamais peur sur l'eau, comme je n'ai aussi ailleurs (et s'en est assez souvent offert de justes, si la mort l'est) qui m'ait au moins troublé ou ébloui. Elle naît parfois de faute de jugement, comme de faute de cœur. Tous les dangers que j'ai vus, ç'a été les yeux ouverts, la vue libre, saine et entière : encore faut-il du courage à craindre. Il me servit autrefois, au prix\* (*en comparaison*) d'autres, pour conduire et tenir en ordre ma fuite, qu'elle fût, [C] sinon sans crainte, toutefois [B] sans effroi et sans étonnement ; elle était émue, mais non pas étourdie ni éperdue. Les grandes âmes vont bien plus outre, et représentent des fuites non rassises seulement et saines, mais fières. Disons celle qu'Alcibiade récite de Socrate, son compagnon d'armes : "je le trouvai (dit-il) après la route\* (*déroute*) de notre armée, lui et Lachès, des derniers entre les fuyants ; et le considérai tout à mon aise et en sûreté, car j'étais sur un bon cheval et lui à pied, et avons ainsi combattu. Je remarquai premièrement combien il montrait d'avisement et de résolution au prix de Lachès, et puis la braverie de son marcher, nullement différent du sien ordinaire, sa vue ferme et réglée, considérant et jugeant ce qui se passait autour de lui, regardant tantôt les uns, tantôt les autres, amis et ennemis, d'une façon qui encourageait les uns et signifiait aux autres qu'il était pour vendre bien cher son sang et sa vie à qui essayerait

de la lui ôter ; et se sauvèrent ainsi : car volontiers\* (*fréquemment*) on n'attaque pas ceux-ci ; on court après les effrayés. "Voilà le témoignage de ce grand capitaine, qui nous apprend, ce que nous essayons\* (*mettons à l'épreuve*) tous les jours, qu'il n'est rien qui nous jette tant aux dangers qu'une faim inconsidérée de nous en mettre hors. [C] *Quo timoris minus est, eo minus ferme periculi est.* (*Moins on a peur, moins d'ordinaire on est en danger.*) [B] Notre peuple a tort de dire : celui-là craint la mort, quand il veut exprimer qu'il y songe et qu'il la prévoit. La prévoyance convient également à ce qui nous touche en bien et en mal. Considérer et juger le danger est aucunement le rebours de s'en étonner. Je ne me sens pas assez fort pour soutenir le coup et l'impétuosité de cette passion de la peur, ni d'autre véhémence. Si j'en étais un coup vaincu et atterré, je ne m'en relèverais jamais bien entier. Qui aurait fait perdre pied à mon âme, ne la remettrait jamais droite en sa place ; elle se retâte et recherche trop vivement et profondément, et pourtant, ne lairrait jamais ressouder et consolider la plaie qui l'aurait percée. Il m'a bien pris qu'aucune maladie ne me l'ait encore démise. À chaque charge qui me vient, je me présente et oppose en mon haut appareil ; ainsi, la première qui m'emporterait me mettrait sans ressource. Je n'en fais point à deux ; par quelque endroit que le ravage fauchât ma levée, me voilà ouvert et noyé sans remède. [C] Épicure dit que le sage ne peut jamais passer à un état contraire. J'ai quelque opinion de l'envers de cette sentence, que, qui aura été une fois bien fol, ne sera nulle autre fois bien sage. [B] Dieu donne le froid selon la robe, et me donne les passions selon le moyen que j'ai de les soutenir. Nature, m'ayant découvert d'un côté, m'a couvert de l'autre ; m'ayant désarmé de force, m'a armé d'insensibilité et d'une appréhension réglée, ou mousse.

Or je ne puis souffrir longtemps (et les souffrais plus difficilement en jeunesse) ni coche, ni litière, ni bateau ; et hais toute autre voiture\* (*moyen de transport*) que de cheval, et en la ville et aux champs. Mais je puis souffrir la litière moins qu'un coche et, par même raison, plus aisément une agitation rude sur l'eau, d'où se produit la peur, que le mouvement qui se sent en temps calme. Par cette légère secousse que les avirons donnent, dérochant le vaisseau sous nous, je me sens brouiller, je ne sais comment, la tête et l'estomac, comme je ne puis souffrir sous moi, un siège tremblant. Quand la voile ou le cours de l'eau nous emporte également, ou qu'on nous toue, cette agitation unie ne me blesse aucunement : c'est un remuement interrompu qui m'offense\* (*incommode*), et plus quand il est languissant. Je ne saurais autrement peindre sa forme. Les médecins m'ont ordonné de me presser et sangler d'une serviette le bas du ventre pour remédier à cet accident ; ce que je n'ai point essayé, ayant accoutumé de lutter les défauts qui sont en moi et les dompter par moi-même.

[C] Si j'en avais la mémoire suffisamment informée, je ne plaindrais mon temps à dire ici l'infinie variété que les histoires nous présentent de l'usage des coches au service de la guerre, divers selon les nations, selon les siècles, de grand effet, ce me semble, et nécessité ; si que c'est merveille que nous en ayons perdu toute connaissance. J'en dirai seulement ceci, que tout fraîchement, du temps de nos pères, les Hongres les mirent très utilement en besogne contre les Turcs, en chacun y ayant un rondellier et un mousquetaire, et nombre de harquebuses rangées, prêtes et chargées : le tout couvert d'une pavesade à la mode d'une galiote. Ils faisaient front à leur bataille\* (*gros des troupes*) de trois mille tels coches, et, après que le canon avait joué, les faisaient tirer avant et avaler aux ennemis cette salve avant que de tâter le reste, qui\* (*ce qui*) n'était pas un léger avancement ; ou les décochaient dans leurs escadrons pour les rompre et y faire jour, outre le secours qu'ils en pouvaient tirer pour

85 flanquer en lieux chatouilleux les troupes marchant en la campagne, ou à couvrir un logis à  
la hâte et le fortifier. De mon temps, un gentilhomme, en l'une de nos frontières, impost de  
sa personne et ne trouvant cheval capable de son poids, ayant une querelle, marchait par  
pays en coche de même cette peinture, et s'en trouvait très bien. Mais laissons ces coches  
guerriers. Les Rois de notre première race marchaient en pays sur un charriot trainé par  
90 quatre bœufs. [B] Marc Antoine fut le premier qui se fit mener à Rome, et une garce méné-  
trière quand et lui, par des lions attelés à un coche. Héliogabalus en fit depuis autant, se  
disant Cybèle, la mère des dieux, et aussi par des tigres, contrefaisant le Dieu Bacchus ; il  
attela aussi par fois deux cerfs à son coche, et une autre fois quatre chiens, et encore quatre  
garces nues, se faisant traîner par elles en pompe tout nu. L'empereur Firmus fit mener son  
95 coche à des autruches de merveilleuse grandeur, de manière qu'il semblait plus voler que  
rouler.

L'étrangeté de ces inventions me met en tête cette autre fantaisie : que c'est une es-  
pèce de pusillanimité aux monarques, et un témoignage de ne sentir point assez ce qu'ils  
sont, de travailler à se faire valoir et paraître par dépenses excessives. Ce serait choses excu-  
100 sables en pays étranger ; mais, parmi ses sujets, où il peut tout, il tire de sa dignité le plus  
extrême degré d'honneur où il puisse arriver. Comme à un gentilhomme il me semble qu'il  
est superflu de se vêtir curieusement\* (*soigneusement*) en son privé ; sa maison, son train,  
sa cuisine, répondent assez de lui. [C] Le conseil qu'Isocrate donne à son Roi ne me semble  
sans raison : Qu'il soit splendide en meubles et ustensiles, d'autant que c'est une dépense de  
105 durée, qui passe jusques à ses successeurs ; et qu'il fuie toutes magnificences qui s'écoulent  
incontinent et de l'usage et de la mémoire. [B] J'aimais à me parer, quand j'étais cadet, à  
faute d'autre parure, et me seyait bien ; il en est sur qui les belles robes pleurent. Nous avons  
des contes merveilleux de la frugalité de nos Rois autour de leur personne, et en leurs dons  
; grands Rois en crédit, en valeur et en fortune. Démosthène combat à outrance la loi de sa  
110 ville qui assignait les deniers publics aux pompes des jeux et de leurs fêtes ; il veut que leur  
grandeur se montre en quantité de vaisseaux bien équipés et bonnes armées bien fournies.  
[C] Et a l'on raison d'accuser Théophraste d'avoir établi, en son livre *Des richesses*, un avis  
contraire, et maintenu telle nature de dépense être le vrai fruit de l'opulence. Ce sont plaisirs,  
dit Aristote, qui ne touchent que la plus basse commune\* (*peuple*), qui s'évanouissent de  
115 mémoire aussitôt qu'on en est rassasié et desquels nul homme judicieux et grave ne peut  
faire estime. L'emploie me semblerait bien plus royale comme plus utile, juste et durable en  
ports, en havres, fortifications et murs, en bâtiments somptueux, en églises, hôpitaux,  
collèges, reformation de rues et chemins. En quoi le pape Grégoire treizième a laissé sa mé-  
moire recommandable de mon temps, et en quoi notre Reine Catherine témoignerait à  
120 longues années sa libéralité naturelle et munificence, si ses moyens suffisaient à son affec-  
tion. La Fortune m'a fait grand déplaisir d'interrompre la belle structure du pont neuf de  
notre grande ville et m'ôter l'espoir avant de mourir d'en voir en train l'usage. [B] Outre ce,  
il semble aux sujets, spectateurs de ces triomphes, qu'on leur fait montre de leurs propres  
richesses et qu'on les festoie à leurs dépens. Car les peuples présument volontiers des Rois,  
125 comme nous faisons de nos valets, qu'ils doivent prendre soin de nous apprêter en abon-  
dance tout ce qu'il nous faut, mais qu'ils n'y doivent aucunement toucher de leur part. Et  
pour tant l'Empereur Galba, ayant pris plaisir à un musicien pendant son souper, se fit ap-  
porter sa boîte\* (*cassette*) et lui donna en sa main une poignée d'écus qu'il y pêcha, avec ces

130 paroles : "ce n'est pas du public, c'est du mien." Tant y a qu'il advient le plus souvent que le  
peuple a raison, et qu'on repaît ses yeux de ce de quoi il avait à paître son ventre. La libéralité  
même n'est pas bien en son lustre en mains souveraines ; les privés y ont plus de droit ; car,  
à le prendre exactement, un Roi n'a rien proprement sien ; il se doit soi-même à autrui. [C]  
La juridiction ne se donne point en faveur du juridiciant, c'est en faveur du juridicié. On fait  
un supérieur, non jamais pour son profit, ains pour le profit de l'inférieur, et un médecin pour  
135 le malade, non pour soi. Toute magistrature, comme toute art jette sa fin hors d'elle : *Nulla  
ars in se versatur. (Aucune technique ne se prend elle-même pour fin)*. [B] Par quoi les gou-  
verneurs de l'enfance des princes, qui se piquent à leur imprimer cette vertu de largesse, et  
les prêchent de ne savoir rien refuser et n'estimer rien si bien employé que ce qu'ils donneront  
140 (instruction que j'ai vu en mon temps fort en crédit), ou ils regardent plus à leur profit  
qu'à celui de leur maître, ou ils entendent mal à qui ils parlent. Il est trop aisé d'imprimer la  
libéralité en celui qui a de quoi y fournir autant qu'il veut, aux dépens d'autrui. [C] Et son  
estimation se réglant non à la mesure du présent, mais à la mesure des moyens de celui qui  
l'exerce, elle vient à être vaine en mains si puissantes. Ils se trouvent prodiges avant qu'ils  
soient libéraux. [B] Pour tant est elle de peu de recommandation, au prix d'autres vertus  
145 royales, et la seule, comme disait le tyran Dionysius, qui se comporte bien avec la tyrannie  
même. Je lui apprendrai plutôt ce verset du laboureur ancien :

*Tè cheiri dei speirein, alla mè olô tô thulakô (Il faut semer à poignées, non pas en ver-  
sant tout le sac)*

qu'il faut, à qui en veut retirer fruit, semer de la main, non pas verser du sac [C] — il  
150 faut épandre le grain, non pas le répandre — [B] et qu'ayant à donner ou, pour mieux dire, à  
payer et rendre à tant de gens selon qu'ils l'ont déservi, il en doit être loyal et avisé dispen-  
sateur. Si la libéralité d'un prince est sans discrétion\* (*discernement*) et sans mesure, je l'aime  
mieux avare. La vertu Royale semble consister le plus en la justice ; et de toutes les parties  
de la justice celle là remarque mieux les Rois, qui accompagne la libéralité ; car ils l'ont par-  
155 ticulièrement réservée à leur charge, là où toute autre justice, ils l'exercent volontiers par  
l'entremise d'autrui. L'immodérée largesse est un moyen faible à leur acquérir bienveillance  
; car elle rebute plus de gens qu'elle n'en pratique\* (*gagne*). [C] *Quo in plures usus sis, minus  
in multos uti possis. Quid autem est stultius quam quod libenter facias, curare ut id diutius  
facere non possis ? (Plus on a été libéral, moins on peut l'être. Est-il plus grande sottise que  
160 de travailler à se rendre incapable de continuer à faire ce que l'on fait volontiers ?)* [B] Et, si  
elle est employée sans respect du mérite, fait vergogne à qui la reçoit ; et se reçoit sans grâce.  
Des tyrans ont été sacrifiés à la haine du peuple par les mains de ceux mêmes lesquels ils  
avaient iniquement avancés, telle manière d'hommes estimant assurer la possession des  
biens indûment reçu en montrant avoir à mépris et haine celui de qui ils les tenaient, et se  
165 ralliant au jugement et opinion commune en cela. Les sujets d'un prince excessif en dons se  
rendent excessifs en demandes ; ils se taillent\* (*mesurent*) non à la raison, mais à l'exemple.  
Il y a certes souvent de quoi rougir de notre impudence ; nous sommes surpayés selon justice  
quand la récompense égale notre service, car n'en devons nous rien à nos princes d'obliga-  
tion naturelle ? S'il porte notre dépense, il fait trop ; c'est assez qu'il l'aide ; le surplus s'ap-  
170 pelle bienfait, lequel ne se peut exiger, car le nom même de libéralité sonne liberté. À notre  
mode, ce n'est jamais fait ; le reçu ne se met plus en compte ; on n'aime la libéralité que  
future : par quoi plus un prince s'épuise en donnant, plus il s'appauvrit d'amis. [C] Comment

175 assouvirait il des envies qui croissent à mesure qu'elles se remplissent ? Qui a sa pensée à  
prendre, ne l'a plus à ce qu'il a pris. La convoitise n'a rien si propre que d'être ingrate.  
L'exemple de Cyrus ne duira pas mal en ce lieu pour servir aux Rois de ce temps de touche  
(*moyen d'appréciation*) à reconnaître leurs dons bien ou mal employés, et leur faire voir com-  
bien cet Empereur les assénait\* (*assignait*) plus heureusement qu'ils ne font. Par où ils sont  
réduits de faire leurs emprunts sur les sujets inconnus, et plutôt sur ceux à qui ils ont fait du  
180 mal, que sur ceux à qui ils ont fait du bien ; et n'en reçoivent aides où il y aie rien de gratuit  
que le nom. Crésus lui reprochait sa largesse et calculait à combien se monterait son trésor,  
s'il eût eu les mains plus restreintes. Il eut envie de justifier sa libéralité ; et dépêchant de  
toutes parts vers les grands de son état, qu'il avait particulièrement avancés, pria chacun de  
le secourir d'autant d'argent qu'il pourrait à une sienne nécessité, et le lui envoyer par déclara-  
185 tion. Quand tous ces bordereaux lui furent apportés, chacun de ses amis, n'estimant pas  
que ce fut assez faire de lui en offrir autant seulement qu'il en avait reçu de sa munificence,  
y en mêlant du sien plus propre beaucoup, il se trouva que cette somme se montait bien plus  
que l'épargne de Crésus. Sur quoi lui dit Cyrus : "Je ne suis pas moins amoureux des richesses  
que les autres Princes et en suis plutôt plus ménager. Vous voyez à combien peu de mise j'ai  
190 acquis le trésor inestimable de tant d'amis ; et combien ils me sont plus fidèles trésoriers que  
ne seraient des hommes mercenaires sans obligation, sans affection, et ma chevance mieux  
logée qu'en des coffres, appelant sur moi la haine, l'envie et le mépris des autres princes."  
[B] Les Empereurs tiraient excuse à la superfluité de leurs jeux et montres publiques, de ce  
que leur autorité dépendait aucunement (au moins par apparence) de la volonté du peuple  
Romain, lequel avait de tout temps accoutumé d'être flatté par telle sorte de spectacles et  
195 excès.

Mais c'étaient particuliers qui avaient nourri cette coutume de gratifier leurs conci-  
toyens et compagnons principalement sur leur bourse par telle profusion et magnificence :  
elle eut tout autre goût quand ce furent les maîtres qui vinrent à l'imiter. [C] *Pecuniarum*  
200 *translatio a justis dominis ad alienos non debet liberalis videri. (Prendre de l'argent à ses lé-  
gitimes propriétaires pour le donner à des étrangers, cela ne doit pas être considéré comme  
une libéralité)*. Philippus, de ce que son fils essayait par présents de gagner la volonté des  
Macédoniens, l'en tança par une lettre en cette manière : "Quoi ? as tu envie que tes sujets  
te tiennent pour leur boursier, non pour leur Roi ? veux tu les pratiquer, pratique les des  
bienfaits de ta vertu, non des bienfaits de ton coffre."

205 [B] C'était pourtant une belle chose, d'aller faire apporter et planter en la place aux  
arènes une grande quantité de gros arbres, tous branchus et tous verts, représentant une  
grande forêt ombrageuse, départie en belle symétrie, et, le premier jour, jeter là dedans mille  
autruches, mille cerfs, mille sangliers et mille daims, les abandonnant à piller au peuple ; le  
lendemain, faire assommer en sa présence cent gros lions, cent léopards, et trois cents ours,  
210 et, pour le troisième jour, faire combattre à outrance trois cents paires de gladiateurs,  
comme fit l'Empereur Probus. C'était aussi belle chose à voir ces grands amphithéâtres en-  
crouvés de marbre, au dehors, labouré\* (*travaillé*) d'ouvrages et statues, le dedans reluisant  
de plusieurs rares enrichissements,

215 *Baltheus en gemmis, en illita porticus auro... (Voilà le déambulatoire émaillé de pierres  
précieuses, voici le portique couvert d'or...)*

Tous les côtés de ce grand vide remplis et environnés, depuis le fond jusques au comble, de soixante ou quatre-vingts rangs d'échelons, aussi de marbre, couverts de carreaux\* (*coussins carrés*),

*exeat, inquit,*

220 *si pudor est, et de pulvino surgat equestri, cujus res legi non sufficit ;*  
(*Qu'il sorte, dit-il, s'il n'est pas un impudent, qu'il quitte les coussins réservés aux chevaliers, lui qui n'a pas la fortune requise par la loi.*)

où se pût ranger cent mille hommes assis à leur aise ; et la place du fond, où les jeux se jouaient, la faire premièrement, par art, entrouvrir et fendre en crevasses représentant des  
225 antres qui vomissaient les bêtes destinées au spectacle ; et puis secondement l'inonder d'une mer profonde, qui charriait force monstres marins, chargée de vaisseaux armés, à représenter une bataille navale ; et tiercement, l'aplanir et assécher de nouveau pour le combat des gladiateurs ; et, pour la quatrième façon, la sabler de vermillon et de storax, au lieu d'arène\* (*sable*), pour y dresser un festin solemne à tout ce nombre infini de peuple, le dernier acte  
230 d'un seul jour.

*quoties nos descendentis arenae*

*Vidimus in partes, ruptaque voragine terrae Emersisse feras, et iisdem saepe latebris Aurea cum croceo creverunt arbuta libro.*

235 *Nec solum nobis silvestria cernere monstra Contigit, aequoreos ego cum certantibus ursis Spectavi vitulos, et equorum nomine dignum,*  
*Sed deforme pecus.*

(*Combien de fois avons-nous vu l'arène s'abaisser par endroits, et de l'abîme ouvert dans la terre surgir des bêtes sauvages, puis monter des mêmes profondeurs des arbres d'or à l'écorce safranée. Et nous avons pu y contempler non seulement les monstres des forêts, mais aussi des veaux marins aux prises avec des ours, et le troupeau des « chevaux de fleuve », bien nommés s'ils n'étaient difformes.*)  
240

Quelquefois on y a fait naître une haute montagne pleine de fruitiers et arbres verdoyants, rendant par son faite un ruisseau d'eau, comme de la bouche d'une vive fontaine. Quelquefois on y promena un grand navire qui s'ouvrait et déprenait de soi-même, et après  
245 avoir vomi de son ventre quatre ou cinq cents bêtes à combat, se resserrait et s'évanouissait, sans aide. Autres fois, du bas de cette place, ils faisaient élaner des surgeons et filets d'eau qui rejaillissaient contremont, et, à cette hauteur infinie, allaient arrosant et embaumant cette infinie multitude. Pour se couvrir de l'injure du temps, ils faisaient tendre cette immense capacité, tantôt de soie d'une ou autre couleur, et les avançaient et retiraient en un  
250 moment, comme il leur venait en fantaisie :

*Quamvis non modico caleant spectacula sole, vela reducuntur, cum venit Hermogenes.*

(*Même si un soleil ardent surchauffe le théâtre, on retire les voiles à l'arrivée d'Hermogène.*)

Les rets aussi qu'on mettait au devant du peuple, pour le défendre de la violence des ces bêtes élançées, étaient tissus d'or :

255 *auro quoque torta refulgent retia.*

(*Les filets aussi resplendissent de l'or dont ils sont tressés.*)

S'il y a quelque chose qui soit excusable en tels excès, c'est où l'invention et la nouveauté fournit d'admiration, non pas la dépense.

En ces vanités même nous découvrons combien ces siècles étaient fertiles d'autres

260 esprits que ne sont les nôtres. Il va de cette sorte de fertilité comme il fait de toutes autres productions de la nature. Ce n'est pas à dire qu'elle y ait lors employé son dernier effort. Nous n'allons point, nous rôdons plutôt, et tournoyons çà et là. Nous nous promenons sur nos pas. Je crains que notre connaissance soit faible en tous sens, nous ne soyons ni guère loin, ni guère arrière ; elle embrasse peu et vit peu, courte et en étendue de temps et en étendue de matière :

*Vixere fortes ante Agamemnona Multi, sed omnes illachrimabiles Urgentur  
ignotique longa Nocte...*

*Et supera bellum Thebanum et funera Trojae, Multi alias alii quoque res cecinere  
poetae.*

270 (Bien des héros ont vécu avant Agamemnon, mais pour eux pas une larme, tous restent inconnus dans la nuit sans fin qui les ensevelit...

*Et avant la guerre de Troie, avant la ruine de Troie, d'autres désastres avaient été chan-  
tés par d'autres poètes.)* Et la narration de Solon, sur ce qu'il avait appris des prêtres d'Égypte de la longue vie de leur état et manière d'apprendre et conserver les histoires étrangères, ne me semble témoignage de refus en cette considération. *Si interminatam in omnes partes  
magnitudinem regionum videremus et temporum, in quam se injiciens animus et intendens  
ita late longeque peregrinatur ut nullam oram ultimi videat in qua possit insistere : in hac  
immensitate infinita vis innumerabilium appareret formarum. (Si nous pouvions voir l'éten-  
due de l'espace et du temps, illimitée de toutes parts, vers laquelle l'esprit se tend et s'élançe,  
et qu'il parcourt dans toutes les directions sans jamais trouver un ultime rivage où reprendre  
280 pied : dans cette immensité se révélerait une infinie quantité d'être, sous des formes innom-  
brables.)* [B] Quand tout ce qui est venu par rapport du passé jusques à nous serait vrai et serait su par quelqu'un, ce serait moins que rien au prix de ce qui est ignoré. Et de cette même image du monde qui coule pendant que nous y sommes, combien chétive et racourcie

est la connaissance des plus curieux ! Non seulement des événements particuliers que fortune rend souvent exemplaires, et pesants, mais de l'état des grandes polices et nations, il nous en échappe cent fois plus qu'il n'en vient à notre science. Nous nous écrivons du miracle de l'invention de notre artillerie, de notre impression\* (*imprimerie*) ; d'autres hommes, un autre bout du monde à la Chine, en jouissait mille ans auparavant. Si nous voyons autant du monde comme nous n'en voyons pas, nous apercevriens, comme il est à croire, une perpétuelle multiplication et vicissitude\* (*changements successifs*) de formes. Il n'y a rien de seul et rare eu égard à nature, oui bien eu égard à notre connaissance, ce qui est un misérable fondement de nos règles et qui nous représente volontiers une très fausse image des choses. Comme vainement nous concluons aujourd'hui l'inclination\* (*déclin*) et la décrépitude du monde par les arguments que nous tirons de notre propre faiblesse et décadence,

*Jamque adeo affecta est aetas, affectaque tellus ; (Désormais notre époque a perdu ses  
forces, et la terre également)*

ainsi vainement concluait cettui-là sa naissance et jeunesse, par la vigueur qu'il voyait aux esprits de son temps, abondants en nouvelletés et inventions de divers arts :

300 *Verum, ut opinor, habet novitatem summa, recensque Natura est mundi, neque  
pridem exordia cepit :*

*Quare etiam quaedam nunc artes expoliuntur, Nunc etiam augescunt, nunc ad-  
dita navigiis sunt Multa.*

305 (À mon avis, au contraire, l'ensemble du monde est dans sa nouveauté, son origine est récente, et il n'y a pas longtemps qu'il a pris naissance. C'est pourquoi de nos jours encore certaines techniques s'affinent et se développent, de nos jours les navires reçoivent de nouveaux gréments.)

310 Notre monde vient d'en trouver un autre (et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères, puis que les Démons, les Sibylles et nous, avons ignoré cettui-ci jusqu'asteure ?) non moins grand, plein et membru que lui, toutefois si nouveau et si enfant qu'on lui apprend encore son *a b c* ; il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il était encore tout nu au giron, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice. Si nous concluons bien de notre fin, et ce poète de la jeunesse de son siècle, cet autre monde ne fera qu'entrer en lumière quand le nôtre en sortira. L'univers tom-  
315 bera en paralysie ; l'un membre sera perclus, l'autre en vigueur. Bien crains-je que nous aurons bien fort hâté sa déclinaison et sa ruine par notre contagion, et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'était un monde enfant ; si ne l'avons nous pas fouetté et soumis à notre discipline et par l'avantage de notre valeur et forces naturelles, ni ne l'avons pratiqué\* (*gagné*) par notre justice et bonté, ni subjugué par notre magnanimité. La plupart  
320 de leurs réponses et des négociations faites avec eux témoignent qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence. L'épouvantable magnificence des villes de Cuzco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce Roi, où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, étaient excellemment formés en or ; comme en son cabinet, tous les animaux qui naissaient en son état et en  
325 ses mers ; et la beauté de leurs ouvrages en pierreries, en plume, en coton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cédaient non plus en l'industrie. Mais, quant à la dévotion, observance des lois, bonté, libéralité, loyauté, franchise, il nous a bien servi de n'en avoir pas tant qu'eux ; ils se sont perdus par cet avantage, et vendus, et trahis eux mêmes. Quant à la hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, résolution contre les douleurs et la faim et  
330 la mort, je ne craindrais pas d'opposer les exemples que je trouverais parmi eux aux plus fameux exemples anciens que nous avons aux mémoires de notre monde par deçà. Car, pour ceux qui les ont subjugués, qu'ils ôtent les ruses et batelages de quoi ils se sont servis à les piper, et le juste étonnement qu'apportait à ces nations là de voir arriver si inopinément des gens barbus, divers en langage, religion, en forme et en contenance, d'un endroit du monde si éloigné et où ils n'avaient jamais imaginé qu'il y eut habitation quelconque, montés sur des  
335 grands monstres inconnus, contre ceux qui n'avaient non seulement jamais vu de cheval, mais bête quelconque duite à porter et soutenir homme ni autre charge ; garnis d'une peau luisante et dure et d'une arme tranchante et resplendissante, contre ceux qui, pour le miracle de la lueur d'un miroir ou d'un couteau, allaient échangeant une grande richesse en or et en perles, et qui n'avaient ni science ni matière par où tout à loisir ils sussent percer notre acier ; Ajoutez y les foudres et tonnerres de nos pièces et harquebuses, capables de troubler César même, qui l'en eut surpris autant inexpérimenté, et à cette heure, contre des peuples nus, si ce n'est où l'invention était arrivée de quelque tissu de coton, sans autres armes pour le plus que d'arcs, pierres, bâtons [C] et boucliers de bois ; [B] des peuples surpris, sous couleur  
340 d'amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues : comp-  
345 tez, dis-je, aux conquérants cette disparité, vous leur ôtez toute l'occasion de tant de vic-  
toires. Quand je regarde cette ardeur indomptable de quoi tant de milliers d'hommes,



femmes et enfants, se présentent et rejettent à tant de fois aux dangers inévitables, pour la  
défense de leurs dieux et de leur liberté ; cette généreuse obstination de souffrir toutes  
350 extrémités et difficultés, et la mort, plus volontiers que de se soumettre à la domination de  
ceux de qui ils ont été si honteusement abusés, et aucuns choisissant plutôt de se laisser  
défaillir par faim et par jeûne, étant pris que d'accepter le vivre des mains de leurs ennemis,  
si vilement victorieuses, je prévois que, à qui les eut attaqués pair à pair, et d'armes, et d'ex-  
355 périence, et de nombre, il y eut fait aussi dangereux, et plus, qu'en autre guerre que nous  
voyons.

Que n'est tombée sous Alexandre ou sous ces anciens Grecs et Romains une si noble  
conquête, et une si grande mutation et altération de tant d'empires et de peuples sous des  
mains qui eussent doucement poli et défriché ce qu'il y avait de sauvage, et eussent conforté  
et promu les bonnes semences que nature y avait produit, mêlant non seulement à la culture  
360 des terres et ornement des villes les arts de deçà, en tant qu'elles y eussent été nécessaires,  
mais aussi mêlant les vertus Grecques et Romaines, aux originelles du pays ! Quelle répara-  
tion eût-ce été, et quel amendement à toute cette machine, que les premiers exemples et  
déportements nôtres qui se sont présentés par delà eussent appelé ces peuples à l'admira-  
tion et imitation de la vertu et eussent dressé entre eux et nous une fraternelle société et  
365 intelligence ! Combien il eût été aisé de faire son profit d'âmes si neuves, si affamées d'ap-  
prentissage, ayant pour la plupart de si beaux commencements naturels ! Au rebours, nous  
nous sommes servis de leur ignorance et inexpérience à les plier plus facilement vers la tra-  
hison, luxure, avarice et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et patron  
de nos mœurs. Qui mit jamais à tel prix le service de la mercadence et de la trafique ? Tant  
370 de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de  
l'épée, et la plus riche et belle partie du monde bouleversée pour la négociation des perles  
et du poivre : mécaniques\* (*sordides*) victoires. Jamais l'ambition, jamais les inimitiés pu-  
bliques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités et cala-  
mités si misérables.

En côtoyant la mer à la quête de leurs mines, aucuns Espagnols prirent terre en une  
contrée fertile et plaisante, fort habitée, et firent à ce peuple leurs remontrances accoutu-  
mées : Qu'ils étaient gens paisibles, venant de lointains voyages, envoyés de la part du Roi  
de Castille, le plus grand Prince de la terre habitable, auquel le Pape, représentant Dieu en  
terre, avait donné la principauté de toutes les Indes ; que, s'ils voulaient lui être tributaires,  
380 ils seraient très bénévolement traités ; leur demandaient des vivres pour leur nourriture et de  
l'or pour le besoin de quelque médecine, leur remontraient au demeurant la créance d'un  
seul Dieu et la vérité de notre religion, laquelle ils leur conseillaient d'accepter, y ajoutant  
quelques menaces. La réponse fut telle : Que, quand à être paisibles, ils n'en portaient pas la  
mine, s'ils l'étaient ; quand à leur Roi, puisqu'il demandait, il devait être indigent et nécessi-  
385 teux ; et celui qui lui avait fait cette distribution, homme aimant dissension, d'aller donner à  
un tiers chose qui n'était pas sienne, pour le mettre en débat contre les anciens possesseurs  
; quant aux vivres, qu'ils leur en fourniraient ; d'or, ils en avaient peu, et que c'était chose  
qu'ils mettaient en nulle estime, d'autant qu'elle était inutile au service de leur vie, là où tout  
leur soin regardait seulement à la passer heureusement et plaisamment ; pourtant, ce  
390 qu'ils en pourraient trouver, sauf ce qui était employé au service de leurs dieux, qu'ils le  
prissent hardiment ; quant à un seul Dieu, le discours leur en avait plu, mais qu'ils ne

voulaient changer leur religion, s'en étant si utilement servis si longtemps, et qu'ils n'avaient accoutumé prendre conseil que de leurs amis et connaissants. Quant aux menaces, c'était  
395 signe de faute de jugement d'aller menaçant ceux desquels la nature et les moyens étaient  
inconnus ; ainsi qu'ils se dépêchassent promptement de vider leur terre, car ils n'étaient pas  
accoutumés de prendre en bonne part les honnêtetés et remontrances de gens armés et  
étrangers ; autrement, qu'on ferait d'eux comme de ces autres — leur montrant les têtes  
d'aucuns hommes justiciés autour de leur ville. Voilà un exemple de la balbutie de cette en-  
fance. Mais tant y a que ni en ce lieu-là, ni en plusieurs autres, où les Espagnols ne trouvèrent  
400 les marchandises qu'ils cherchaient, ils ne firent arrêter ni entreprise, quelque autre commo-  
dité qu'il y eut, témoin mes Cannibales.

Des deux les plus puissants monarques de ce monde là, et, à l'aventure, de cettui-ci,  
rois de tant de Rois, les derniers qu'ils en chassèrent, celui du Pérou, ayant été pris en une  
bataille et mis à une rançon si excessive qu'elle surpasse toute créance, et celle là fidèlement  
405 payée, et avoir donné par sa conversation signe d'un courage franc, libéral et constant, et  
d'un entendement net et bien composé, il prit envie aux vainqueurs après en avoir tiré un  
million trois cens vingt cinq mille cinq cents pesant d'or, outre l'argent et autres choses qui  
ne montèrent pas moins, si que leurs chevaux n'allaient plus ferrés que d'or massif, de voir  
encore, au prix de quelque déloyauté que ce fut, quel pouvait être le reste des trésors de ce  
410 Roi, [C] et jouir librement de ce qu'il avait réservé. [B] On lui aposte une fausse accusation et  
preuve, qu'il desseignait de faire soulever ses provinces pour se remettre en liberté. Sur quoi,  
par beau jugement de ceux mêmes qui lui avaient dressé cette trahison, on le condamna à  
être pendu et étranglé publiquement, lui ayant fait racheter le tourment d'être brûlé tout vif  
par le baptême qu'on lui donna au supplice même. Accident horrible et inouï, qu'il souffrit  
415 pourtant sans se démentir ni de contenance, ni de parole, d'une forme et gravité vraiment  
royale. Et puis, pour endormir les peuples étonnés et transis de chose si étrange, on contrefit  
un grand deuil de sa mort, et lui ordonna l'on des somptueuses funérailles. L'autre, Roi de  
Mexico, ayant longtemps défendu sa ville assiégée et montré en ce siège tout ce que peut et  
la souffrance\* (*aptitude à subir*) et la persévérance, si onques princes et peuple le montra,  
420 et son malheur l'ayant rendu vif entre les mains des ennemis, avec capitulation d'être traité  
en Roi (aussi ne leur fit-il rien voir, en la prison, indigne de ce titre) ; ne trouvant point après  
cette victoire tout l'or qu'ils s'étaient promis, après avoir tout remué et tout fouillé, se mirent  
à en chercher des nouvelles par les plus âpres gênes\* (*tortures*) de quoi ils se purent aviser,  
425 sur les prisonniers qu'ils tenaient. Mais, n'ayant rien profité, trouvant des courages plus forts  
que leurs tourments, ils en vinrent enfin à telle rage que, contre leur foi et contre tout droit  
des gens, ils condamnèrent le Roi même et l'un des principaux seigneurs de sa cour à la gêne  
en présence l'un de l'autre. Ce seigneur, se trouvant forcé de douleur, environné de brasiers  
ardents, tourna sur la fin piteusement\* (*pitoyablement*) sa vue vers son maître, comme pour  
lui demander merci de ce qu'il n'en pouvait plus. Le Roi, plantant fièrement et rigoureuse-  
430 ment les yeux sur lui, pour reproche de sa lâcheté et pusillanimité, lui dit seulement ces mots,  
d'une voix rude et ferme : Et moi, suis-je dans un bain ? suis-je pas plus à mon aise que toi ?  
Celui-là, soudain après, succomba aux douleurs et mourut sur la place. Le Roi, à demi rôti,  
fut emporté de là, non tant par pitié (car quelle pitié toucha jamais des âmes qui, pour la  
435 douteuse information de quelque vase d'or à piller, fissent griller devant leurs yeux un  
homme, non qu'un Roi si grand et en fortune et en mérite ?) mais ce fut que sa constance

rendait de plus en plus honteuse leur cruauté. Ils le pendirent depuis, ayant courageusement  
entrepris de se délivrer par armes d'une si longue captivité et sujétion, où il fit sa fin digne  
d'un magnanime prince. À une autre fois, ils mirent brûler pour un coup, en même feu,  
440 quatre cents soixante hommes tous vifs, les quatre cents du commun peuple, les soixante  
des principaux seigneurs d'une province, prisonniers de guerre simplement. Nous tenons  
d'eux-mêmes ces narrations, car ils ne les avouent pas seulement, il s'en vantent et les prê-  
chent. Serait-ce pour témoignage de leur justice ? ou zèle envers la religion ? Certes, ce sont  
voies trop diverses et ennemies d'une si sainte fin. S'ils se fussent proposés d'étendre notre  
445 foi, ils eussent considéré que ce n'est pas en possession de terres qu'elle s'amplifie, mais en  
possession d'hommes, et se fussent trop contentés des meurtres que la nécessité de la  
guerre apporte, sans y mêler indifféremment une boucherie, comme sur des bêtes sauvages,  
universelle, autant que le fer et le feu y ont pu atteindre, n'en ayant conservé par leur dessein  
qu'autant qu'ils en ont voulu faire de misérables esclaves pour l'ouvrage et service de leurs  
450 minières ; si que plusieurs des chefs ont été punis à mort, sur les lieux de leur conquête, par  
ordonnance des Rois de Castille, justement offensés de l'horreur de leurs déportements et  
quasi tous désestimés et mal-voulus. Dieu a méritoirement permis que ces grands pillages se  
soient absorbés par la mer en les transportant, ou par les guerres intestines de quoi ils se  
sont entremangés entre eux, et la plus part s'enterrèrent sur les lieux, sans aucun fruit de  
leur victoire. Quant à ce que la recette, et entre les mains d'un prince ménager et prudent,  
455 répond si peu à l'espérance qu'on en donna à ses prédécesseurs, et à cette première abon-  
dance de richesse qu'on rencontra à l'abord de ces nouvelles terres (car, encore qu'on en  
retire beaucoup, nous voyons que ce n'est rien au prix de ce qui s'en devait attendre), c'est  
que l'usage de la monnaie était entièrement inconnu, et que par conséquent leur or se trouva  
tout assemblé, n'étant en autre service que de montre et de parade, comme un meuble ré-  
460 servé de père en fils par plusieurs puissants Rois, qui épuisaient toujours leurs mines pour  
faire ce grand monceau de vases et statues à l'ornement de leurs palais et de leurs temples,  
au lieu que notre or est tout en emploie et en commerce. Nous le menuisons et altérons en  
mille formes, l'épandons et dispersons. Imaginons que nos Rois amoncelassent ainsi tout l'or  
qu'ils pourraient trouver en plusieurs siècles, et le gardassent immobile.  
465 Ceux du Royaume de Mexico étaient aucunement plus civilisés et plus artistes que  
n'étaient les autres nations de là. Aussi jugeaient-ils, ainsi que nous, que l'univers fut proche  
de sa fin, et en prirent pour signe la désolation

470 que nous y apportâmes. Ils croyaient que l'être du monde se départ en cinq âges et en  
la vie de cinq soleils consécutifs, desquels les quatre avaient déjà fourni leur temps, et que  
celui qui leur éclairait était le cinquième. Le premier périt avec toutes les autres créatures  
par universelle inondation d'eaux ; le second, par la chute du ciel sur nous, qui étouffa toute  
475 chose vivante, auquel âge ils assignent les géants, et en firent voir aux Espagnols des osse-  
ments à la proportion desquels la stature des hommes revenait à vingt paumes de hauteurs  
; le troisième, par feu qui embrasa et consuma tout ; le quatrième, par une émotion\* (*mou-  
vement violent*) d'air et de vent qui abattit jusques à plusieurs montagnes ; les hommes n'en  
moururent point, mais ils furent changés en magots (quelles impressions ne souffre la lâ-  
cheté de l'humaine créance !) ; après la mort de ce quatrième Soleil, le monde fut vingt-cinq  
480 ans en perpétuelles ténèbres, au quinzième desquels fut créé un homme et une femme qui  
refirent l'humaine race ; dix ans après, à certain de leurs jours, le Soleil parut nouvellement  
créé ; et commence, depuis, le compte de leurs années par ce jour là. Le troisième de sa  
création, moururent les Dieux anciens ; les nouveaux sont nés depuis, du jour à la journée.  
Ce qu'ils estiment de la manière que ce dernier Soleil périra, mon auteur n'en a rien appris.  
Mais leur nombre de ce quatrième changement rencontre à cette grande conjonction des  
485 astres qui produisit, il y a huit cents tant d'ans, selon que les Astrologiens estiment, plusieurs  
grandes altérations et nouvelletés au monde.

Quant à la pompe et magnificence, par où je suis entré en ce propos, ni Grèce, ni Rome,  
ni Égypte ne peut, soit en utilité, ou difficulté, ou noblesse, comparer aucun de ses ouvrages  
au chemin qui se voit au Pérou, dressé par les Rois du pays, depuis la ville de Quito jusques  
490 à celle de Cuzco (il y a trois cents lieues), droit, uni, large de vingt-cinq pas, pavé, revêtu de  
côté et d'autre de belles et hautes murailles, et le long d'icelles, par le dedans, deux ruisseaux  
pérennes, bordés de beaux arbres qu'ils nomment *molly*. Où ils ont trouvé des montagnes et  
rochers ils les ont taillés et aplanis, et comblé les fondrières de pierre et chaux. Au chef\*  
(*terme*) de chaque journée, il y a de beaux palais fournis de vivres, de vêtements et d'armes,  
495 tant pour les voyageurs que pour les armées qui ont à y passer. En l'estimation de cet ou-  
vrage, j'ay compté la difficulté, qui est particulièrement considérable en ce lieu là. Ils ne bâ-  
tissaient point de moindres pierres que de dix pieds en carré ; ils n'avaient autre moyen de  
charrier qu'à force de bras, en traînant leur charge ; et pas seulement l'art d'échafauder, n'y  
sachant autre finesse que de hausser autant de terre contre leur bâtiment, comme il s'élève,  
pour l'ôter après.

500 Retombons à nos coches. En leur place, et de toute autre voiture, ils se faisaient porter  
par les hommes et sur leurs épaules. Ce dernier Roi du Pérou, le jour qu'il fut pris, était ainsi  
porté sur des brancards d'or, et assis dans une chaise d'or, au milieu de sa bataille. Autant  
qu'on tuait de ces porteurs pour le faire choir à bas, (car on le voulait prendre vif), autant  
d'autres, et à l'envie, prenaient la place des morts, de façon qu'on ne le peut onques abattre,  
505 quelque meurtre qu'on fit de ces gens là, jusques à ce qu'un homme de cheval l'alla saisir au  
corps, et l'avalala par terre.